

Le colonisé doit se persuader que le colonialisme ne lui fait aucun don. Ce que le colonisé obtient par la lutte politique ou armée n'est pas le résultat de la bonne volonté ou du bon cœur du colon mais traduit son impossibilité à différer les concessions. Davantage, le colonisé doit savoir que ces concessions, ce n'est pas le colonialisme qui les fait, mais lui.

Frantz Fanon, Les damnés de la terre

LA HAINE DE L'HUMANITAIRE

Récemment, Jean Ziegler titrait *La haine de l'Occident* : il entendait démontrer que nous - Occidentaux - étions seuls aveugles au marché inégal qui nous lie à la misère. Nous sommes les rentiers du monde, notre prospérité s'enracine dans le dénuement de la majorité, dans l'exploitation des ressources humaines et naturelles du monde - et même leur surexploitation éhontée. Jean Ziegler en déduit que ces opprimés, qui eux comprennent parfaitement tous les mécanismes qui les maintiennent dans leur triste état, finissent par nous haïr - et que nous, ignorants de ces mêmes mécanismes, ne comprenons pas cette haine.

Je voulais reprendre ce raisonnement et le concentrer sur le monde qui m'est le plus familier, celui de l'humanitaire.

Prenons un jeune, disons infirmier, qui décide de partir en mission pour une ONG quelconque. Pour lui démarre LA grande aventure de sa vie. Il apprend une nouvelle langue, il se documente sur un pays, sur une culture, il s'intéresse, il élargit son horizon. Sur place, il se sent utile. Il sauve des vies. Il gagne peu d'argent, il perd souvent du temps en regard de sa carrière ou de sa vie familiale, mais il se sent justifié par une mission à laquelle il n'hésiterait guère à accoler une majuscule. Il se sent investi, il se sent utile, il sent que sa vie a une valeur, un sens.

Pourtant, en marge de sa conscience, il sent que les "bénéficiaires" ne réagissent pas toujours comme il s'y attendrait. Occupé à traiter l'urgent - tout est urgent lorsque tout va mal -, il ne parvient pas à accorder à cette impression l'attention qu'elle nécessiterait pour être comprise. Il la néglige, donc, et se contente de parfois se plaindre de l'"ingratitude" de ces gens pour qui on fait "tant". Si on lui refuse un projet important, il ironise sur la corruption. Si des collègues se font tirer dessus, il se plaint amèrement des extrémistes. Il refuse de voir le lien entre ces choses qu'il croit indépendantes. Il refuse de comprendre la fracture entre lui et les "bénéficiaires".

Mettons-nous donc un instant à la place de ces derniers. Les Anglais disent "Tiens-toi dans mes chaussures", mais ces gens-là n'ont pas toujours de chaussures.

Ceux que Frantz Fanon appelle "Les damnés de la terre" savent, eux, que leur damnation ne doit rien à un destin ou une fatalité, à une incompétence ou à une paresse, mais seulement à l'ordre d'un monde dans lequel ils sont entrés avec un billet perdant. Ils savent que la misère de la majorité est le prix à payer pour le bien-être tant vanté de quelques-uns. Ils savent, eux, le prix de l'"aide humanitaire" qu'ils "reçoivent". Ils savent que les fonds sont conditionnels - au mieux à la libéralisation "sauvage" de leur économie, au pire à des contrats "arrangés" sans réelles retombées sur l'économie locale, ou à des accords politiques comme ceux signés récemment par la France pour empêcher leur émigration vers l'Europe (La France soutien un renforcement de la police - musclée - et un contrôle supplémentaire de l'émission de passeports dans de nombreux pays d'Afrique, en échange d'une augmentation de l'aide humanitaire européenne). Les "damnés de la terre" savent que l'économie occidentale ne pourrait survivre sans la main-d'œuvre bon marché qu'ils représentent et sans les ressources qu'ils lui offrent à vil prix pour ne pas dire à un tarif de pillage. Ils savent que le flux financier va des pauvres vers les riches, et que les miettes d'aide humanitaire ne sont qu'une fraction de ce qui transite vers les déjà-riches sous forme de "remboursements", d'"intérêts" et autres "échanges économiques" biaisés.

Nous n'avons, jusque-là, certes pas dépassé le constat détaillé et pertinent de Jean Ziegler. Venons au fait: si au moins l'aide humanitaire pouvait être utilisée librement, elle pourrait encore être efficace. Mais pour humilier un peu plus ceux que le hasard de la naissance a déjà damnés, il faut encore que cette "aide" soit dépensée selon un cahier des charges bien précis, édicté par les donateurs. "À cheval donné, on ne regarde point les dents": combien de mal ce petit dicton n'a-t-il pas fait?

Que savons-nous de leurs priorités, à eux? En Occident, l'uniforme a mauvaise presse: qui donc répondra au besoin d'uniformes scolaires de pays où l'uniforme aide à scolariser les enfants? La justice a besoin de prisons pour appliquer les peines décrétées par le juge: quelle ONG acceptera de construire des prisons?

Non contente d'être l'aumône d'un système inique, l'aide humanitaire elle-même ajoute à la contrainte et à la misère, car elle suit sa propre logique, ses propres agendas - elle a ses propres valeurs. "Il faut des écoles!" hurle-t-elle, mais elle ne laisse aucune place à la réflexion sur la notion d'éducation, elle ne se préoccupe pas des considérations d'Ivan Illich contre le système scolaire en tant que système, elle impose l'école comme seule planche de salut, quitte à, au mieux, former des chômeurs diplômés, et au pire à préparer la fuite des cerveaux. "Il faut nourrir le Sahel!" - quitte à détruire l'économie vivrière locale.

Il est difficile de refuser une aide offerte. Il est difficile de cracher dans la main tendue. Il est difficile de regarder les dents d'un cheval donné. Pourtant, il est bien souvent prouvé dans la vraie vie que ledit cheval peut se trouver bien plus coûteux à entretenir qu'il peut rendre service... Les "damnés de la terre" sont donc face à ce que Paul Watzlavick dénonce comme une "injonction paradoxale": ils doivent se montrer reconnaissants pour quelque chose qui, au fond, leur coûte - ou tout au moins ne répond pas à leurs besoins...

Accepter de l'aide humanitaire est comme engager une valeur familiale au mont-de-piété, avec la quasi-certitude que l'on ne pourra jamais la récupérer - et il faudrait encore sourire au prêteur et le remercier!

C'est la tension née de cette contradiction que le jeune expatrié innocent, persuadé de sa propre utilité, pressent parfois vaguement, au détour d'un regard croisé. Le candide croit aider de pauvres gens, il le croit sincèrement, il croit donner de son temps et de sa vie, il se croit utile et généreux, alors qu'il n'aide que ceux qui le dominent lui-même. Et les pauvres gens n'ont pas toujours la force de sourire de sa naïveté.

J'appelle ce "Je viens pour vous aider!" péremptoire et naïf le "syndrome du Messie". Chaque expatrié, surtout en première mission, a tendance à se prendre pour un Sauveur en plein exercice de son ministère... Prétention assez odieuse, on le comprend, pour ceux qui ne peuvent se passer de la miette d'aide qu'il octroie, mais qui ont, eux, parfaitement conscience de ce que cette "aide" leur coûte à long terme...

Quiconque s'est déjà retrouvé en situation de ne pas pouvoir refuser une aide qui lui coûtera ne peut que comprendre l'inconfort qu'il y a à être né du mauvais côté du Tropic du Cancer...

laurent.
Ldemarta@romandie.com